

## WEEK END

Christian Barsoc, *Rouge* n°1630, 23 mars 1995

Dans les débats autour de la réduction du temps de travail, on tombe de temps à autre sur des raisonnements qui laissent un peu perplexes. Il y a par exemple une réflexion sur le rôle relatif du travail et du loisir qui conduit ici ou là à une interrogation sur la manière dont serait utilisé, plus ou moins bien, le temps libéré. Puisque la mode est à l'expression individualisée des aspirations, je peux dire en ce qui me concerne comment j'utiliserais un supplément de temps libre : j'en profiterais pour déguster toutes ces séries télévisées dont je manque la plupart des épisodes, comme *Alerte à Malibu*, *Classe mannequin*, et tout spécialement *Mariés, deux enfants*, dont la rubrique culturelle de *Rouge* ne parle malheureusement jamais.

De quel droit en effet devrait-on faire dépendre la légitimité d'une revendication, en l'occurrence de réduction de la durée du travail, de l'on ne sait quel jugement de valeur sur la manière dont elle serait utilisée ? Cette sorte d'élitisme prétendument critique rejoint par des voies détournées un point de vue au départ opposé, celui des apologues de l'effort au travail qui, comme Chevènement, parlent pour s'en moquer de la "semaine des quatre jeudis". L'homme serait donc condamné au travail, ou devrait mériter un supplément de loisir et en tout cas prouver qu'il saurait bien l'employer.

Tout cela est absurde et même douteux. Au début du siècle, il y avait aussi des moralistes au service du patronat, qui expliquaient qu'avec la journée de huit heures, les ouvriers passeraient le temps gagné dans les bistrotts et que le travail était encore la meilleure protection contre l'alcoolisme (et autres dépravations de toutes sortes). On a le droit de critiquer la vie quotidienne, mais le seul point de vue matérialiste consiste au fond à faire un tout petit peu confiance à l'espèce humaine et à dire que c'est sur la base du temps libéré que peuvent s'établir de nouveaux rapports à l'activité, à la vie dans la cité, au partage des tâches ménagères, à l'éducation des enfants, etc. C'est même une thèse assez fondamentale du marxisme de dire que c'est l'emploi du temps qui détermine la vision du monde, ou encore, comme le disait Marx, que "l'existence détermine la conscience". C'est en partie ce qui explique que le dialogue soit impossible entre ceux qui rêvent d'un monde immédiatement libéré du travail - et qui extrapolent souvent leur propre situation privilégiée - et tous ceux qui font la queue à l'ANPE et aspirent à se faire exploiter, et même à se faire exploiter le plus longtemps possible.

Cette même propension à vouloir dire ce qui est bon pour les autres se retrouve dans le débat sur les modalités de la réduction du temps de travail. Ces formes peuvent en effet être multiples : une heure de moins par jour, un jour de moins par semaine, des semaines de congé en plus, des périodes plus longues de disponibilité, la possibilité de changer de métier, etc. L'idée à la mode, c'est la semaine de quatre jours. On voit bien ce que cela peut avoir d'attractif, notamment parce que le procédé semble donner plus de garanties quant aux créations d'emploi, ce qui n'est d'ailleurs pas évident. Mais du point de vue des salariés concernés, qui a décidé que c'était mieux ? Il y en a que les week ends en général (avec de belles exceptions possibles) ennui profondément et qui aimeraient mieux autre chose qu'une espèce de week end de trois jours. Il faut en débattre et se garder des solutions qui ne reposent pas sur des aspirations réelles ou universelles. Le mieux serait de réfléchir au moyen de combiner une mobilisation collective, exprimant une exigence très contraignante à l'égard des employeurs, avec la possibilité offerte aux salariés de décliner à leur convenance, et sous leur contrôle, les formes concrètes de cette réduction.